

PHILIPPE PUJOL

ALTA  ROCCA



UN ROMAN CORSE

SEUIL

ALTA ROCCA

Du même auteur

French Deconnection
Au cœur des trafics
Coédition avec Wild Project, 2014

La Fabrique du monstre
10 ans d'immersion dans les quartiers nord de Marseille,
la zone la plus pauvre d'Europe
Les Arènes, 2015

Marseillais du Nord, les seigneurs de naguère
Le Bec en l'air, 2016

Mon cousin le fasciste
Seuil, 2017

Marseille, 2040
Le jour où notre système de santé craquera
Flammarion, 2018

La Chute du monstre
Seuil, 2019

PHILIPPE PUJOL

ALTA ROCCA

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

© Éditions du Seuil, juin 2020

ISBN 978-2-02-137833-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Entre l'histoire et la légende,
je choisirai toujours la légende. »

John Ford

À Francis Bijou

PROLOGUE

14 septembre 1829

Personne ne peut se vanter d'avoir la conscience tranquille. Il est des secrets si durs à porter qu'ils sont transmis aux descendants par petites gouttes, depuis le plus jeune âge, comme de minuscules doses d'arsenic dans la bouillie du bébé, un mal qui se distille ensuite dans l'âme jusqu'à cristalliser les larmes de l'enfant, les empêcher de couler, sinon vers le for intérieur, jusqu'au cœur, pour se figer, à l'âge adulte, en une mélancolie inextricable. Celle qui mène au massacre.

Pour les tuer toutes, il ne faudrait que quelques minutes, un peu plus si les assassins décidaient d'en violer quelques-unes avant l'extermination de la lignée. Figées dans le grenier d'une gendarmerie abandonnée où elles avaient trouvé refuge sur les hauteurs du village, plus aucune d'elles n'osait regarder par la fenêtre. Ils arrivaient. Les grognements de leur haine les précédaient. Les sept sœurs Livia et leurs sept filles se contentaient là de ne pas mourir. Et pour survivre, il allait falloir maintenir un silence de mort. Elles possédaient des regards qui ne se faisaient plus depuis quelques années, ici, au cœur de l'Alta Rocca. Des regards qui en avaient trop vu pour conserver la moindre douceur, des regards de temps de

guerre. La veille, pour le deuxième anniversaire de la petite Silvia, tout le monde à Sartène avait caressé d'un signe de croix le front de l'enfant, « qu'elle est belle, cette petite, Dieu la bénisse ». Puis Silvia avait eu très peur en voyant passer le pénitent rouge avec sa cagoule pointue, pliant sous une lourde croix et traînant ses chaînes dans la longue trace de sang qui suintait de sa cheville cisailée par des cordelettes. Silvia avait crié le nom de son tout petit frère dont elle était si fière, puis pleuré plus fort encore. *U Catinacciu*, en ce 14 septembre 1829, sonnait comme un funeste présage. « *Perdono mio Dio/ Mio Dio perdono / Perdono mio Dio / Perdono è pietà* », psalmodiait la foule. Dieu pardonne, mais pas les hommes.

Dans la lumière crue au travers du vieux plancher, la poussière dansait sans la perturbation d'un souffle. Les sept sœurs se taisaient et parlaient avec le regard. Elles pouvaient disparaître dans un parfait silence et l'accès aux combles n'était pas visible immédiatement, même pour des hommes aussi pressés d'en finir. Dans les bras de Tristana, la plus âgée, Silvia serrait contre elle sa poupée déchirée. Les voix encore lointaines incitèrent une jeune femme, depuis l'ombre du fond du grenier, à chuchoter un sacrifice :

« Je vais descendre, les attirer à moi, loin de vous, loin du petit. Ça plutôt que notre mort à toute et celle du garçon, et l'extinction de notre famille.

– Gavina, toi dans un cercueil, où ira se blottir ton enfant ? »

Tristana mit ainsi fin à la discussion. Dans une société qui considère le respect comme l'exercice d'une domination, le plus ancien a toujours raison. La poussière se mit à danser autour d'une vieille toile d'araignée : la porte de la pièce du dessous venait de s'ouvrir. La peur enveloppa les sept sœurs Livia et leurs sept filles. Ne pas bouger... La peur n'a

de prise que sur celui qui bouge... Et là, dans ce grenier au vieux plancher ajouré, ce n'était pas le moment d'avoir peur. De lents pas sournois dans l'escalier faisaient trembler tout l'étage : les vibrations du bourreau qui monte vers la potence. Déjà les soubresauts de la mort. Une planche grinça plus fort que les autres. Silvia sursauta mais parvint à contenir un gémissement. Les larmes coulaient en elle mais laissaient ses joues sèches et sa bouche silencieuse. Une enfant Livia possédait déjà des réflexes de survie. Elle avait pleuré la veille sur le passage du pénitent rouge mais, instinctivement, ne laissait cette fois échapper aucun son. Les pas s'étaient arrêtés, on devinait une inspection méticuleuse du lieu, puis les grincements reprirent, et avec eux le tournoiement de la poussière dans le rai de lumière qui éclairait le visage figé de Tristana, aux yeux fixés sur l'entortillement de la toile d'araignée qui se balançait au rythme des pas. Elle l'entendait : l'homme boitait. Elle l'entendait : l'homme partait. La poussière tournoyant dans la lumière retrouva son calme et la peur bredouille commença à se laisser aspirer par les fentes du plancher, quand un couinement lui redonna vigueur : un petit pleur coincé dans une minuscule gorge, un petit pleur de nourrisson qui se faisait plus fort dans l'ombre du grenier. Gavina serrait très fort ce bébé, l'embrassait, le secouait, le berçait d'un imperceptible chuintement. La poussière s'était remise à danser, les planches à grincer, la toile à osciller. Les sept sœurs Livia et leurs sept filles couvaient des yeux le nourrisson emmaillotté, celui qui, adulte, relancerait la lignée mais qui, par son innocence, pouvait la condamner maintenant. Dessous, le boiteux remontait lentement.

Gavina tenait le bébé comme un premier-né et le serrait contre elle, fort, amoureuxment, ardemment :

« Dors, mon enfant, que Dieu te bénisse, dors, Orso, dors, dors, dors... »

CHAPITRE 1

Décembre 1851

Il allait donc mourir au centre du monde. Là où tout avait commencé. Le poids des ancêtres lui appuyait sur la tête, lui pressait le cerveau et les tempes ; son sang cherchait à se frayer un passage vers la sortie, un filet rouge coula de son nez jusque dans ses yeux qui furent pris de clignements vifs. Le monde oscillait face à lui dans l'accalmie d'une tempête de neige qui ne pouvait que reprendre puisque, il pouvait le voir, elle s'amassait à nouveau là-bas, vers le nord. En bas de son champ de vision, de petits tourbillons blancs couraient sur la crête granitique d'où s'étendait le plateau du Cuscionu. Les turbulences arrachaient quelques volutes de neige à la ligne de faite et annonçaient le retour des vents de glace. Le paysage, qu'il percevait dans un constant roulis, tourna encore un peu jusqu'à se stabiliser dans un léger balancement. Quinze hommes l'observaient la tête en bas. Leur chef semblait pendre mollement de son cheval et se tordait le cou pour le dévisager dans le bon sens. Bien que l'esprit perclus par le froid et l'afflux de sang, Orso remarqua que l'homme au bicorne avait orienté son chapeau dans l'axe de tir, une corne devant, l'autre derrière, pour se laisser la place d'épauler son fusil double de voltigeur corse. L'homme éclata d'un grand

rire pour imposer le respect à ses soldats frigorifiés derrière lui. Certains se forcèrent à l'imiter ; la plupart baissèrent la tête, pris d'une honte servile. Orso les comprenait. Ces hommes étaient des compatriotes en chassant d'autres pour une bonne solde, pour une vie finalement moins compliquée, fuyant leur propre passé, effaçant celui de leurs ancêtres ; des patriotes en chassant d'autres, non plus pour le pouvoir, mais pour la paix. C'est ce qui arrive quand on se met à tuer sur commande officielle plutôt que pour l'honneur d'un clan. La guerre privée était devenue régaliennne. Orso pouvait le comprendre, mais tous les Corses n'arrivaient pas à s'y faire... La vendetta, cette justice si ancienne, possède de profondes racines qui résistent au gel le plus dur comme au plus féroce des incendies. Christianisme, empire et république n'en sont jamais venus à bout. Depuis des siècles, les familles composées d'un même sang deviennent de solides clans lorsqu'elles s'élargissent à des serviteurs en retour de quelques avantages. Orso était un Livia, et son clan s'appelait Manghjà Orso, en guerre perpétuelle pour son expansion comme pour sa survie. Depuis l'arrivée des Français, on se tuait moins, c'est certain, il y avait même quelques possibilités de se construire un destin et de sortir de la misère... Des perspectives de carrières militaires, de carrières de fonctionnaire, même d'avocat ou de médecin, pour ceux des grandes familles qui étudiaient... Depuis que les Français étaient arrivés, même les femmes s'étaient mises à y croire. Mais, pour Orso, quelque chose avait disparu : l'égalité. Tant qu'il n'y avait rien, il y avait l'entraide. Celle du clan. À partir du moment où des choses avaient été distribuées, mais de façon inégale, la concurrence avait tout réorganisé. Avec une propension à récompenser les serviles et les traîtres. Orlandu – celui qui semblait comme suspendu à la selle du cheval qu'Orso voyait à l'envers au-dessus de lui – possédait cette double compétence. Orlandu était un

homme approchant la trentaine, très grand, d'apparence sympathique si l'on ne regardait que sa moustache en guidon, habituellement très soignée bien qu'aujourd'hui ébouriffée par la tempête de neige qu'ils venaient tous de subir, mais dont le regard malveillant sous des sourcils toujours froncés réprimait immédiatement l'attrait qu'on avait pu d'abord ressentir pour cet officier faraud.

Orlandu se penchait en avant pour bien montrer son visage poupin, que n'abandonnait cependant jamais cet air méchant. Sadique, trouvaient même certains.

« *Comu seti i me dui topi pinnuti ?* »

Orso ne fut pas perturbé par le grand rire idiot qui suivit cette courte phrase, faiblement répercuté dans les rangs des soldats les plus éloignés, ni par le fait qu'un lieutenant d'un corps militaire français parle le corse. Dans ce « Comment ça va, mes deux “sens dessus dessous” ? », Orso saisit trois informations : d'abord qu'il n'était pas seul ; ensuite, qu'il était suspendu comme une chauve-souris, la tête en bas, puisque *topi pinnuti* était souvent utilisé pour nommer cet animal dans cette région de l'île. Étourdi par le froid et le sang accumulé dans son crâne, il ne s'en était même pas rendu compte. Mais surtout, il venait de comprendre comment on l'avait capturé. Peu de gens savaient qu'il appartenait à l'ordre maçonnique corse des Topi Pinnuti. Sinon son frère, qu'Orso découvrit au prix d'une douloureuse torsion du cou : pendu par les pieds, Giovanni avait les mains attachées dans le dos, ses yeux inexpressifs masquaient une profonde souffrance. Son corps, entièrement nu, semblait indemne. Orso, soulevant sa tête au prix d'un lourd effort, constata qu'il était sans vêtements lui aussi, recouvert de plaies et d'ecchymoses qu'il ne sentait pas, tant le froid avait anesthésié sa peau meurtrie.

Tout en vociférant, comme à l'adresse de la tempête soudain de retour et sans descendre de sa monture, « *U vosciu maiori, hè cusì ch'iddu hà pulsatu u so trufeu ?* », Orlandu piqua la baïonnette de son fusil dans le côté droit d'Orso. Contenant un hurlement entre ses dents, Orso grogna : « *Ié !* » – Oui !

Leur ancêtre avait en effet saigné son trophée comme cela.

« *Basta !* » cria Giovanni, étonné en même temps de voir si peu de sang sortir de la plaie, comme cautérisée par le froid, d'où se retirait lentement la baïonnette. Un mince filet goutta en spirale dans la neige, à l'endroit exact où, cent cinquante et un ans plus tôt, avait commencé le prestige des Manghjà Orso. « *Basta...* », répéta pour lui-même Giovanni, qui ne quittait plus des yeux son frère. Les longs cheveux blonds d'Orso brillaient en petites stalactites. Il ferma les yeux.

Le rire d'Orlandu se fracassa contre une bourrasque qui l'emporta dans la montagne, loin de ses soldats hagards dont certains se servaient de la couverture de leur barda comme d'une cape pour se réchauffer, bravant là, au moins, une modeste ligne réglementaire.

Un aigle royal suivait la scène à l'abri d'une anfractuosité rocheuse, quelques centaines de mètres au-dessus de l'immense châtaignier séculaire sur lequel s'appuyait depuis bien deux cents ans un monumental bloc de syénite noirâtre tombé de la crête granitique du nord. Une branche large comme un tronc avait poussé vers le sud, en quête de la lumière volée par la rocaïlle. L'arbre planté par les Génois avait au fil des ans pris la forme d'un homme robuste, sa branche puissante courbée à angle droit tel un bras dressé vers le ciel. L'aigle avait vu les humains en uniforme transporter deux de leurs proies inanimées puis les pendre à cette branche en fin d'après-midi, avant que ne démarre la tempête de neige. D'abord méfiant et inquiet, le rapace regardait maintenant

tout cela avec intérêt – qui sait s’il n’y aurait pas quelques restes pour lui ?

Giovanni cria encore. Les deux frères se débattirent, Orso pour échapper à la baïonnette, Giovanni dans un vain effort pour défendre son frère. Agités, ils tanguaient au bout de leur corde. Puis, oscillant, les deux corps pendus par les pieds reprirent lentement leur position de départ, tournés vers l’ouest, face aux soldats qui tous avaient baissé la tête dans un silence honteux. Derrière eux, le soleil couchant s’embrasait au dos d’une montagne sombre d’où irradiaient de terribles lumières rouges assombries de nuages. La colère des anciens, pensa Giovanni en fixant la chaude lumière de l’ouest. Il se savait à cet instant précis au centre du monde, le pivot de la boussole qui orientait l’Histoire. Au moins celle de sa famille, de son clan. Le clan des Livia, que tous nommaient depuis 1700 – depuis cent cinquante et un ans – les Manghjà Orso. L’histoire ne pouvait pas s’arrêter là. Même s’ils étaient les deux derniers garçons de la famille. Ils n’avaient que vingt et un ans (une pensée apaisante vint affleurer l’esprit de Giovanni, une phrase qu’il répétait si souvent : « Orso et moi, nous ne sommes pas jumeaux bien que nous soyons nés la même année »), l’histoire allait continuer et Giovanni irait vers l’ouest... vers le feu des ancêtres... Le froid lui inspirait cette sorte de délire, en lui-même, pour se donner une raison d’y croire.

Orso ferma les yeux. Cette seconde de souffrance allait faire toute sa vie. S’il avait dû créer l’enfer, Orso l’aurait créé glacé. Un froid éternellement mordant, des démons aux cornes de glace. Des plaies gelées prêtes à se fissurer comme un glacier. Le glacier de l’en-deçà des monts, dans l’enfer d’Orso, abriterait les dieux des morts, ceux de l’En-Bas. On y arriverait après la traversée d’une large steppe glaciale et brumeuse où toute trace serait recouverte par des trombes de

neige charriant des essaims de tranchants cristaux de glace, toujours de face, quelle que soit la direction prise par le marcheur. « J'inventerai alors ma propre Descente d'Inanna aux Enfers », pensait Orso. Lui qui avait aimé les histoires allait mourir sans connaître la fin de l'histoire. Celle de sa famille. À cette furtive pensée, Orso rejeta son enfer de glace au feu de la résignation. Son acharnement à survivre rejaillit comme un grand geyser de vapeur. Ses yeux se rouvrirent d'un seul coup, se fixèrent droit sur Orlandu, avec une colère profonde que son écorce corporelle ne laissait pas apparaître, sinon par ce volcan dans le regard.

« Orso Manghjà Orso ne veut pas mourir », grogna Orlandu dans un français soudain réglementaire. Avec le plus grand sérieux. Tel un défi lancé. « Un ours pendu comme une chauve-souris. »

Tirant sa jambe gauche de ses deux mains comme le font les vieillards pour descendre de leur mule, il mit pied à terre, flattant le col de son cheval bai tout en tendant à un officier zélé son fusil à baïonnette. « Les fameux frères de la famille Livia ! Les derniers mâles du clan Manghjà Orso. » Puis il se mit à frapper Orso, lentement, comme on s'échauffe sur un sac de son. Peu à peu une brume épaisse vint dérober le spectacle aux yeux de tous. Même l'aigle royal, de son pic rocheux, ne parvenait plus à les voir. Il se serait pourtant bien nourri d'un cadavre tant cet hiver était rude.

La violence n'a de sens que lorsqu'elle aboutit à la mort, du moins c'est ce qu'Orso avait toujours ressenti, sans même le penser, comme par instinct. Mais là, à l'évidence, les coups que cet homme lui portait n'avaient d'autre but que son propre plaisir. C'est pour cela qu'Orso décida de rester en vie. Par fidélité à ses valeurs. Orso ne comprenait toujours pas pourquoi les voltigeurs les traitaient ainsi. La pendaïson,

oui. Mais légale, par le cou et non par les pieds... Et après un procès, même expéditif, même injuste. Et devant du monde. Une pendaison spectaculaire, triomphale... Pas en catimini et sans raison apparente, des mains d'un type avec qui il avait étudié au séminaire.

Orlandu, tout le monde l'appelait Picculu Riri : « Petit Rire », toujours lancé mal à propos. Longtemps, on avait pensé que Picculu Riri était nerveux, et si on ne se moquait pas de lui ce n'était pas tant parce que son père avait servi sous Napoléon Bonaparte que pour ne pas le blesser. Par gentillesse. Un jour le garçon avait mué, sa voix était devenue celle d'un homme, sa fébrilité s'était transformée en orgueil et Picculu Riri usait désormais de ce rire gras, ostentatoire. Il riait pour provoquer des bagarres, causer des problèmes, perturber un deuil, parce qu'il se savait protégé par son père, l'officier napoléonien qui régnait matin et soir sur les bancs du village où il se racontait depuis la fin de sa carrière militaire. Et puis Picculu Riri était redevenu Orlandu, en accord avec son état civil. Son vrai nom était Giuseppe, mais les familles n'en font qu'à leur tête et une tante lui en avait trouvé une à s'appeler Orlandu. Pendant que Giovanni faisait l'école militaire, Orlandu, lui, comptait plutôt sur son papa. Un papa qui, déjà pendant la Restauration, ne s'était jamais pavané que sur les bancs du village. Les officiers de la monarchie de Juillet l'avaient depuis longtemps oublié, à supposer qu'ils l'aient jamais connu. Alors Orlandu, qui voyait dans l'assassinat une manière d'accéder au prestige, s'était fait sicaire plutôt que soldat de France. Il avait trouvé prétexte à vendetta et, comme il possédait un certain talent en la matière, il accumulait les honneurs des prises de sang. Des morts en guise de galons. Les habitants de l'Alta Rocca ne le voyaient pas ainsi, et même les autorités avaient souhaité mettre un terme à tous ces meurtres qui s'entrefécondaient.

Entre le lynchage annoncé par des villageois et l'exécution capitale envisagée par les Français, Orlandu n'avait eu d'autre choix que de s'engager dans le bataillon des voltigeurs corses, cette unité de gendarmerie où l'on n'était pas regardant dans le recrutement pour peu qu'on soit capable de tuer. On y intégrait des volontaires et les plus compétents prenaient rapidement du grade. Orlandu allait traquer des gens comme lui, tuer des tueurs, chasser des chasseurs. Il parlait le corse, connaissait le pays, ses us, ses coutumes, ses montagnes. Et il allait bénéficier d'une certaine immunité. Ainsi était-il devenu militaire autonome, tueur d'État. Son père n'avait même pas eu le temps d'en être fier, emporté un été par une épidémie de malaria. Depuis, Orlandu portait son bicorne. La hiérarchie du bataillon de gendarmerie n'aimait pas Orlandu. Trop violent, trop malhonnête, probablement souvent au service de ceux qu'il devait combattre. Orlandu allait donc bientôt être convoqué devant une commission de discipline, ce n'était plus qu'une question de jours. En attendant, il cognait le corps tendu d'Orso, prenant soin de ne pas le tuer. On lui avait promis que les choses allaient s'arranger. Un sourire grimaçait sur son visage tandis qu'il frappait l'homme nu.

Orlandu n'entendit rien venir. Son expression se figea, son petit rire de gosse résonna un instant et Picculu Riri s'effondra pour toujours. Une balle venait d'entrer dans son oreille et de sortir par l'autre.

Le bruit de la détonation arriva avec une seconde de décalage aux oreilles des soldats effarés. Orso ne reconnut pas le son sourd du fusil double modèle 1850, calibre de guerre qui équipait depuis une année les voltigeurs corses. C'était une autre arme. Il y avait moins de neuf grammes de poudre dans cette cartouche, et le projectile devait faire moins de 16,35 millimètres, une petite balle offrant moins de prise au vent, qu'elle fend sans presque dévier jusqu'à sa cible. Orso

voyait Orlandu allongé sur le ventre, les bras en croix, deux petites flaques de sang à chacune de ses deux oreilles. Pas de débris de cervelle, remarqua Giovanni, c'était vraiment une petite balle, pensa-t-il en connaisseur. Avec un fort pouvoir perforant. Une balle qui avait couché le géant Orlandu et fait se redresser tous ses hommes, les fusils à hauteur de hanche, tournant sur eux-mêmes comme des pendus au bout de leurs cordes. L'un d'eux, le plus zélé, celui qui tenait encore l'arme du lieutenant en plus de la sienne, lança des ordres incompréhensibles puis, la bouche figée par le froid, préféra se taire. La peur marqua un long silence. Par petits groupes, les hommes se mirent dos à dos, ne sachant d'où venait l'attaque. Pour couronner le tout, un brouillard de glace s'abattit brutalement sur eux. Puis vinrent les balles.

Une seule atteignit sa cible. Un gamin, le plus jeune. Au bras, près de l'épaule. Il hurla, pour bien montrer qu'il s'était fait perforer le corps. Lui dont tous se moquaient du matin au soir parce qu'il n'arrivait même pas à se faire pousser des moustaches d'adulte. Parce qu'il était incapable de tirer un coq à trente pas. Parce qu'il traînait toujours à l'arrière lors des longues patrouilles à travers les montagnes de l'Alta Rocca. Mais la glace lui avait bien épaissi la moustache, et après le lieutenant il était le deuxième à recevoir du plomb. C'est du respect désormais qui lui serait dû.

Un second projectile, alors, lui perfora la gorge et son sang vermillon dans la neige fraîche finit d'affoler les volti-geurs désorientés comme des perdreaux. Ceux qui s'étaient emmitouflés dans leur couverture se retrouvaient incapables de tirer. Et sur qui, de toute façon ? Il n'y avait que des bourrasques de glace à affronter, tels des fantômes. Ceux qui sortaient de l'enfer de glace d'Orso... Il l'avait finalement créé, cet enfer, comme un pouvoir divin offert au supplicié.

Se débarrassant de sa couverture d'un geste maladroit, un soldat balafré de sa baïonnette l'homme qui couvrait ses arrières. Une coupure nette juste sous l'oreille. Le blessé mit un genou à terre, pressant son cou. L'autre, qui ne s'en était même pas aperçu, tira ses deux coups de feu au hasard de sa trouille. Il se pissait dessus. Tous se pissaient dessus. Chaleur éphémère le long des jambes semblable à celle du sang qui coulait de la gorge de leur camarade... À trop appuyer sur la plaie, celui-ci l'avait ouverte. Il fut le troisième mort. Un nuage passa sur lui, le temps de l'allonger dans la neige. Il ressemblait à un rocher sombre.

Les doigts gelés ne parvenaient plus à recharger, raides comme des bâtons de glace, si bien qu'on avait tiré les sabres. Deux balles abattirent encore deux hommes, dont celui aux deux fusils. Les soldats s'étaient enfin un peu organisés, mis à couvert derrière un arbre, un bloc de pierre ou simplement un tas de neige. Une tête se risqua à sortir d'un abri : Petr'Antò, un jeune Corse du Niolu. Il arborait deux beaux favoris à la Souvorov, dont, depuis quelques jours, il lisait le livre *La Science de la victoire* pendant les bivouacs dans les bergeries où l'on pouvait s'éclairer avec une lampe – une occasion devenue rare ces derniers temps. Modeste voltigeur sans grade, Petr'Antò avait dévoré le début du manuel de guerre de ce grand capitaine russe qui n'avait jamais connu la défaite. Il se redressa avec vigilance.

Le jeune Corse exhorta les siens à passer à l'attaque plutôt que de se laisser tirer comme des marcassins. Il fallait charger comme une laie, comme une laie blessée. « *Ma quantu sò ?* » lui répondit une voix dans son dos. Oui, combien sont-ils ? pensèrent aussitôt les autres en écho. Petr'Antò avait signé chez les voltigeurs pour exercer l'art de la guerre. Celui qui permet de vaincre, même sans avoir l'avantage du nombre. Il lança, comme l'avait fait son héros cent ans plus tôt : « Nous

sommes venus pour nous battre, et non pas pour compter ! »
Puis, fougueux, suicidaire : « Qui m'aime me suive ! »

Il était clair que personne de son camp n'allait lui emboîter le pas. Tous tremblaient de peur et de froid. Tous perdus sans un chef. Tous prêts à se rendre... Mais les spectres ne font pas de prisonniers, ils emportent les damnés. Et d'avoir pendu les deux frères Livia la tête en bas pendant si longtemps allait devoir se payer, au crépuscule d'une des journées les plus froides de l'hiver le plus froid depuis bien longtemps, sur ce plus haut plateau du sud de la Corse, balayé par tous les vents glacés que comptent l'île et où s'installait lentement l'ombre vespérale, cette lumière de plus en plus bleue, plus profonde, jusqu'au noir. L'obscurité les engloutirait bientôt pour avoir osé pendre, entièrement nus, les derniers hommes du clan Manghjà Orso. Pas un ne connaissait d'ailleurs la raison de ce châtiment. Ils avaient suivi Orlandu, suivi les ordres du chef : capturer Orso, non pour le livrer aux autorités, mais pour le pendre ici, près de la chapelle Saint-Pierre. Le pendre au châtaignier des Manghjà Orso. Orso !... Justement celui qui portait dans son prénom la marque du lignage. Le dernier fruit de l'arborescence du clan, cet « ORSO » gravé au poignard dans le tronc immémorial de l'énorme châtaignier maudit. Le centre du monde ne peut être que l'entrée des enfers.

Les voltigeurs discutaient vivement, s'interrogeant sur le nombre des tireurs. Tous s'exprimaient en corse, sauf un qui ne disait rien. Tandis qu'ils s'agitaient, une balle emporta sans un bruit celui qui parlait le plus fort. La détonation s'en fut rebondir sur plusieurs pentes escarpées avant de revenir au hasard des vents tourbillonnants. Celui qui agonisait à présent dans leurs bras était justement le soldat parti en reconnaissance dans la journée. Il n'avait vu personne. Sauf peut-être deux bergers crasseux peinant à rassembler du bois dans un *caseddu* de pierres sèches, sans toit ni huisseries,

à trois heures de marche de là. Ces bergers auraient dû, pour arriver jusqu'ici, traverser tout le plateau du Cuscionu – donc à découvert, puisque le plateau était ras et enneigé –, qu'un de leurs hommes surveillait encore une heure auparavant. Or celui-ci n'avait rien vu, rien vu du tout. « *Ùn aghju vistu à nimu* », c'est ce qu'il répétait sans cesse dans des crachats de sang, grimaçant, pleurnichant, gaspillant vainement son dernier souffle. Il n'avait vu personne ? Peu importait maintenant, pensa Petr'Antò. « Ceux qui nous tirent comme des palombes viennent forcément de la vallée. Il n'y a personne sur le Cuscionu. » Il avait parlé en corse, et en chef. Alors cinq hommes suivirent leur nouveau guide, rassurés quelque part d'en avoir un. Persuasion valait ici galons en or.

Ronan, le soldat breton, n'avait rien compris à leur charabia. Le silencieux, c'était lui. Mais aussi le plus réfléchi. Un bigot, ce Ronan. Pour lui, l'explication ne pouvait être que divine. Ou maléfique. Aucune différence. Il avait d'ailleurs quitté son Morbihan natal pour s'éloigner de quelques malédictions qu'il s'était attirées par trop d'aspirations congréganistes. Il s'occupait près de Cléguérec d'œuvres charitables dont il détournait malheureusement les fonds avec la volonté affichée de tout redistribuer aux nécessiteux de la paroisse. On n'avait que faire qu'il n'y fût finalement pour rien, qu'il s'agît tout simplement d'une manie problématique, pathologique, un bondieusard cleptomane ne peut s'affranchir par des prières. Il suivit les conseils d'un cousin militaire et partit s'enrôler dans le corps des voltigeurs plutôt que répondre à la convocation d'un tribunal. Dans cette légion, on n'était pas regardant sur le passé des hommes. Son passage par la 37^e dans le Jura ne l'avait pas suffisamment éloigné de ses problèmes, il s'en était même créé d'autres. Il avait tué un coutelier qui se revendiquait anarchiste. Les deux hommes, avinés à la sortie d'une taverne, divergeaient sur le concept de

pouvoir et de Dieu : l'artisan avait fini par accuser le militaire de lui avoir volé un crucifix-poignard de sa confection – un couteau avec Jésus sur sa croix en guise de manche. Ronan lui avait tiré une balle dans le front, puis glissé un autre couteau dans la main, et avait plaidé la légitime défense. On avait fait semblant de le croire. Mais, sur les conseils d'un cousin militaire, il était parti s'enrôler dans le corps des voltigeurs, en Corse. Dans cette légion-là non plus, on n'était pas regardant sur le passé des hommes. On avait à combattre quatre à cinq cents bandits dans le maquis. Or, Ronan le bigot en avait eu l'assurance, les Corses sont très pieux, dévots, même. Une minutie scrupuleuse dans la pratique religieuse quotidienne. Il se plaisait à combattre pour des gens croyants. Alors, pour lui, ces deux pauvres pécheurs qui pendouillaient à un arbre, ce n'était pas très chrétien.

Petr'Antò, le nouveau meneur, avait disparu avec ses cinq compagnons dans un corridor de pierre en direction du nord. Ronan resta vigilant tout en le suivant du coin de l'œil. Petr'Antò avait ramassé le bicorne ensanglanté d'Orlandu pour le visser sur son crâne chauve, une corne de chaque côté. En position d'apparat. Il fuyait. Il était enfin chef, pas de raison, donc, qu'il affronte le danger. Un chef, ça sauve sa peau, et quelques hommes pour pouvoir en témoigner. C'est naturel. Rien de répréhensible, juste du bon sens, celui de l'échappatoire. De la retraite ! Il lui faudrait désormais utiliser le bon vocabulaire. Celui des officiers. Car il allait le devenir, il le sentait. Suffisait de s'en sortir.

« Allons détacher les Manghjà Orso ! » imposa Ronan. Ne restait avec lui qu'un garçon. Ronan le regarda. Petit, chétif, les jambes couvertes de pisse gelée... On aurait dit qu'il allait se blesser avec son sabre. Il portait encore son shako de feutre noir garni d'un galon blanc sur le pourtour supérieur, jugulaires à écailles et plaque de métal blanc aux armes de

France encadrées d'un faisceau de drapeaux, surmonté d'une cocarde blanche et d'un pompon de couleur. Lui au moins ne l'avait pas perdu. Dans sa main droite, un christ qu'il tenait fermement. Il était droitier, le gamin, cela se voyait à la position de sa banderole porte-sabre, le fourreau de son arme placé sur son côté gauche. Or il tenait son sabre de la main gauche, et son christ doré dans la main droite. Il avait choisi son arme. Ronan répéta son ordre et les deux hommes se précipitèrent vers l'arbre. Le Breton tira deux fois, un peu au hasard, puis arriva, comme poussé par une rafale, devant l'arbre aux pendus nus.

Deux silhouettes se dessinèrent à travers le brouillard qui se dissipait devant le rocher : l'une chargeait un fusil, l'autre brandissait un long couteau. La seconde s'envola vers eux, d'un bond. Ronan eut le temps d'entrevoir, en l'air, le visage de l'homme qui sautait sur lui. Des traits grossiers, la lèvre supérieure retroussée sur quelques chicots noircis par le tabac, un bandeau autour du front et le menton zébré de cicatrices. Des yeux exaltés dont Ronan n'eut pas le temps de voir la couleur. Le choc le plongea un court instant dans le noir. Quand il se releva, son agresseur n'avait plus de tête. Le gamin était un gaucher contrarié, il venait de lui sauver la vie d'un coup de sabre. L'autre silhouette sur le rocher épaulait maintenant, appuyait sur la gâchette... *Clic*. Appuya encore. *Clic*. L'arme s'était enrayée à cause du froid. Ronan sortit l'un de ses deux pistolets à silex, un vieux Mèle 1816. Il visa l'ombre qui s'enfonçait rapidement dans la brume et appuya sur la détente. Une petite percussion métallique... Enrayé également. Le froid avait décidé que les combats se poursuivraient à l'arme blanche.

Un couteau, jailli du brouillard de glace, vint se planter dans la gorge du petit ambidextre, qui tomba lentement, comme surpris par la mort. Le gamin resta à genoux un moment,

les bras ouverts, son sabre toujours dans une main et son christ dans l'autre, avant de s'abattre. Ronan courait vers lui quand il fut percuté de côté. Son esprit, dans la panique, se persuada que c'était un sanglier, comme pour éloigner l'idée qu'il faudrait lutter avec un humain d'une telle puissance. Mais c'était bien un homme qui tentait de l'étrangler des deux mains. Probablement le lanceur du couteau. Ronan, qui dans le choc avait lui-même perdu son sabre, tenta d'abord de dégager son cou de l'étreinte du colosse. Pendant quelques secondes leurs forces s'annulèrent. Une odeur pestilentielle sortait de la bouche de son agresseur, un mélange de tabac froid, d'alcool rance et de putréfaction gastrique à en faire fondre la neige alentour. Ronan ne pouvait pas inspirer ça comme ultime souffle. Se laissant momentanément étrangler, au bord de l'évanouissement, Ronan libéra l'un de ses bras pour tenter d'atteindre le stylet rangé dans sa giberne ventrale. Les doigts de l'homme s'imprimaient dans sa gorge, broyaient sa trachée, écrasaient son larynx. Ronan parvint à glisser sa main entre leurs ventres, à la recherche de sa sacoche de cuir. Son sang ne circulait presque plus dans ses jugulaires comprimées par la rage de son adversaire. La main de Ronan se fraya un chemin à travers ses réserves de poudre et tout son bric-à-brac. L'homme serrait. À tâtons, il reconnut sa bible, puis quelque chose de métallique... Son crucifix-poignard. Dans un ultime effort, Ronan l'extirpa et en donna trois coups dans le flanc de son assaillant. « Au nom du Père... du Fils... et du Saint-Esprit. » Il ne s'était jamais senti aussi près de Dieu.

Après avoir récupéré ses esprits comme sa respiration, dans une toux rocailleuse, il se dégageda du corps de son adversaire et se releva, dans un silence maléfique. Seul le battement de ses artères résonnait dans ses oreilles. Le monde tournait autour de lui. Soudain ses yeux se posèrent dans ceux

REMERCIEMENTS

Merci à Dominique Colonna pour ses traductions en corse de l'Alta Rocca, le Rucchisgiani.

Merci à François Tafanelli, Jackie Poggioli, Marie-José Cesarini-Dasso, Christine Saussois Benedetti et Pierre Colin de l'association Nanzi e Oghji, Iviu Pasquali de l'associu Guardia Corsa Papale, le musée de l'Alta Rocca à Lévie, le musée ethnographique de Cervione, A Casa di Roccapina, pour leurs apports historiques, techniques et documentaires.

Merci à Félix Lucchini, Dominique Ferracci, Jean et Lucienne Benedetti, ainsi qu'à tous les habitants d'Aullène dont les histoires ont nourri mon imaginaire.

Et merci à ma minnanna Angèle-Marie Benedetti pour avoir réussi, dans sa transmission, la réunion du traditionnel et du contemporain.